

ALAIN GILLOT

La banquise en chacun de nous

ROMAN



Flammarion

«La nature, tu la domines ou elle te tue.»
C'est ce que pense Virgil, ingénieur du pétrole,
à peine revenu d'Afrique et débarquant dans
le Grand Nord pour une nouvelle exploration.
Des circonstances aussi brutales qu'effrayantes vont faire
de lui un naufragé des glaces, isolé sur une banquise
atteinte par ce réchauffement qu'il a contribué à créer...
La rencontre avec une femme inuite, elle-même
en rupture avec son propre monde, va tout changer.
En ces temps incertains, le voyage de Virgil résonne
comme la quête éperdue d'un équilibre.

*Alain Gillot est l'auteur de La Surface de réparation
(Flammarion, 2015), traduit en cinq langues et adapté au cinéma
sous le titre Monsieur je-sais-tout, de La meilleure chose
qui puisse arriver à un homme c'est de se perdre
et de S'inventer une île (Flammarion, 2017 et 2019).*

Flammarion

La banquise
en chacun de nous

DU MÊME AUTEUR

La Surface de réparation, Flammarion, 2015 ; *Monsieur Je-sais-tout*, J'ai lu, 2018.

La meilleure chose qui puisse arriver à un homme c'est de se perdre, Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2021.

S'inventer une île, Flammarion, 2019.

Alain Gillot

La banquise
en chacun de nous

roman

Flammarion

© Flammarion, 2021.
ISBN : 978-2-0802-4604-2

« Banquise déchiquetée, monstrueuses excroissances poussées des profondeurs par les vents et les courants. Affrontements venus des océans polaires et figés par le froid. C'est ma mémoire, tailladée, en lambeaux. Mes violences. »

JEAN MALAURIE,
Hummocks, Tome 1,
De la pierre à l'homme

L'INGÉNIEUR

J'ai marché le long du rivage dans la tiédeur de la nuit africaine et je me suis assis sur le dos d'une barque dont il ne reste plus que le squelette. Des pêcheurs vivaient ici, une vieille femme me l'a raconté. Leurs pirogues affrontaient la barre avant l'aube et ils pêchaient le capitaine, le requin gris dont l'aileron est si recherché, parfois même une tortue qu'ils découpaient à la hache et partageaient entre les chefs de clans. Mais maintenant ils sont tous partis pour tenter leur chance en Europe, ou bien ils travaillent pour la compagnie et quand ils ont assez d'économies ils se construisent des maisons en parpaings, plus au nord, au-delà des marécages.

Il me reste une cigarette et je la grille en contemplant le derrick dressé au milieu du delta. On dirait une fusée en partance pour les étoiles, mais ici la conquête est souterraine. D'où je suis, je peux observer mes camarades rassemblés sur la

plateforme, quel boucan ils font. Les mécaniciens, les constructeurs, les foreurs, même le géologue est avec eux. Il a délaissé ses sacro-saints échantillons pour participer à la fête et le responsable de l'exploitation est venu aussi, lui qui pourtant se mêle rarement au personnel. Rien ne peut les arrêter, ils frappent sur les tuyaux, ils chantent à s'en décrocher la mâchoire et s'étourdissent de mauvais rhum. Et ça dure depuis des heures déjà, depuis que la machinerie a vibré jusque dans les entrailles de la terre et que l'huile a jailli du puits. Pourquoi suis-je incapable de partager cette joie collective ? C'était déjà le cas en mer du Nord, au large de la Louisiane, et même au Queensland où pourtant je m'étais lié avec un contremaître, un garçon de ma région. Comment expliquer cet état d'âme qui me submerge dès que ce fichu pétrole est là, qu'il pousse avec régularité dans les tubes, ce besoin impérieux d'être seul et la sensation d'un vide immense. Mais vis-à-vis de quoi ? D'un sentiment soudain d'inutilité, c'est ce que je peux dire de plus précis.

Une lueur s'est détachée de la plateforme et maintenant elle vient vers moi. Au bruit rauque qui l'accompagne je reconnais un des Toyota qui fait la navette avec Kejabar, là où nous sommes cantonnés. J'ai escaladé le talus et le chauffeur a ralenti en me voyant apparaître dans ses phares. C'est Ogilvy, un grand Malien avec qui nous

jouons aux dés, parfois. Il s'est arrêté à ma hauteur et il a laissé pendre son bras.

— Qu'est-ce que tu fais là patron ?

— Je t'attendais.

— Tu veux que je te ramène à l'hôtel ?

— Ce serait pas mal.

Nous avons traversé les marais et rejoint la route principale dont le revêtement est pire que la piste. Des trous énormes, comme résultant d'un bombardement, se sont présentés sous nos roues, mais Ogilvy sait y faire, ni trop lent ni trop rapide, il conduit à l'africaine.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant, Virgil ? m'a-t-il demandé.

— Mes bagages.

— Tu ne veux pas t'amuser un peu ? Je connais un endroit qui n'est pas pour les Blancs mais avec moi pas de problème.

— Merci, mais je préfère rentrer.

Je sais très bien ce qu'il pense, que je devrais me laisser embarquer par une fille et boire jusqu'à tomber par terre, mais j'ai maintes fois pris ce chemin qui n'a pour effet que d'augmenter mon spleen. Le mieux que je puisse faire à ce stade, quand il n'y a plus rien à pister, creuser, révéler, c'est quitter la place. Il faudrait changer de spécialité, car c'est précisément ma fonction qui crée cette situation, elle s'achève au moment où pour les autres tout commence, mais ce n'est pas si facile. Cette

quête obstinée de la précieuse huile est devenue avec le temps le centre de mon existence, au point de réduire à néant tout le reste.

Une antilope a surgi dans le halo de nos phares mais au lieu de traverser la piste elle est restée à hauteur du 4x4 et m'a regardé de son œil rond avant de plonger dans les taillis. Mon rôle consiste à délivrer le feu vert, ou pas, à l'exploitation d'un site. Bien sûr je ne suis pas le seul à décider, mon avis dépend étroitement du travail de collecte et d'analyse d'un ensemble de personnes, mais disons que j'interviens à un moment donné du processus pour faire basculer la décision d'un côté ou de l'autre, en tout cas tant qu'on me fait confiance, là-haut, à la direction. Ce statut d'*ingénieur expert* a toujours plus ou moins existé. À l'époque héroïque de la recherche pétrolière il régnait en maître sur la phase d'exploration, et puis avec l'évolution des techniques, l'apport du satellite, les carottages de plus en plus précis, il a presque disparu et tout se décidait désormais à la maison mère entre le laboratoire et la direction. Jusqu'à ce qu'au début des années 2000 se produise un renversement de tendance. Des milliards avaient été dépensés pour quadriller la planète, des centaines de concessions avaient été implantées dans des lieux parfois très difficiles d'accès, mais au bout du compte il avait bien fallu l'admettre, à peine plus de dix pour cent de ces sites s'étaient avérés

rentables et le doute avait pris possession des grands trusts tandis que le cours du pétrole commençait à flancher. Dans l'urgence, des commissions avaient été créées, composées de la fine fleur des spécialistes et ce grand brassage de cerveaux avait préconisé de revenir à une approche plus humaine, de replacer l'expertise de terrain au cœur du processus.

À cette époque, je sortais de l'école d'ingénieurs et j'étais loin de penser que ces considérations stratégiques allaient influencer sur mon avenir. Je débarquais à la capitale sans relations ni point de chute au terme d'un cycle d'études ayant englouti mes dernières économies. Chaque matin j'épluchais les journaux à la recherche d'une proposition sérieuse, jusqu'au jour où j'étais tombé en arrêt devant cette pleine page achetée par Radom qui proposait à des ingénieurs dûment diplômés une formation de trois années dans la filière pétrolière. Honnêtement, c'était un domaine auquel je n'avais pas songé. Je me voyais plutôt travailler dans le bâtiment ou sur les ouvrages routiers, les tunnels m'intéressaient particulièrement. Mais découvrir les destinations associées à ces chantiers m'avait transporté dans une autre dimension. Détroit d'Ormouz, mer de Cortez, baie de Melville, autant de noms qui m'avaient subjugué, moi qui n'avais jamais vu que ma Bretagne et cet océan qui rongeaient la terre sur lequel les paysans que nous étions ne naviguions

jamais. Pourquoi pas moi, m'étais-je interrogé, pourquoi pas une vie d'aventure ? J'avais déposé ma candidature sans trop me faire d'illusions et de fait les semaines étaient passées sans réponse. Mais alors que je m'étais résigné et que je tentais d'explorer d'autres pistes j'avais reçu une convocation, ma candidature était retenue. Ce jour-là, j'avais traversé Paris d'est en ouest, en m'étonnant que les passants ne soient pas au courant de mon triomphe. Toutefois, après ce moment d'euphorie j'avais déchanté car les grands espaces n'étaient pas pour tout de suite. En guise de grande aventure j'avais limé les bancs d'une salle de cours et ingurgité des montagnes de chiffres au point que certains soirs, de retour dans ma tanière je m'endormais sans manger. Cependant je m'étais accroché suffisamment pour finir major de ma promotion.

À l'entrée de Kejabar, un groupe de femmes occupait le milieu de la piste, elles ont pris leur temps pour nous laisser passer. Un peu plus loin, des gosses accroupis dans le fossé grillaient un petit gibier. Nous avons traversé ce quartier de cabanes puis les maisons sont devenues plus hautes et l'hôtel Impala s'est dressé devant nous. Il avait dû être luxueux mais la guerre civile était passée par là et les murs criblés de balles rappelaient les heures noires du régime.

— Demain je t'emmène à l'aéroport, a dit Ogilvy.

— Te fatigue pas je prendrai un taxi.

— Non, ça me plaît.

Un jour je lui ai demandé la raison de cette attention qu'il me portait, « parce que tu ne fais rien pour ça », m'avait-il répondu. C'est absolument vrai, je déteste tous ces colons qui cherchent à se faire bien voir des populations locales pour se raconter qu'ils sont des humanistes. Je sais très bien qui je suis, je représente la société industrielle et je veille à ses intérêts.

Je me suis frayé un chemin dans le hall occupé par des touristes fraîchement débarqués. On se serait cru dans *Out of Africa* et j'ai imaginé ce qui resterait de leur élégance après deux jours en brousse. J'ai contourné le restaurant où des coopérants festoyaient aux frais de l'administration et évité le bar où des filles beaucoup trop jeunes attendaient qu'un attaché commercial en perdition vienne s'échouer dans leurs filets. J'ai refermé ma porte avec soulagement et je me suis étendu sur le lit. Dans la chambre d'à côté le téléviseur diffusait un match de football et le commentateur s'enflammait. C'était dans ces moments que Desmarests me manquait le plus. Je m'attendais encore à ce qu'il entre, pieds nus, le cigare au bec, et me demande de sa voix rocailleuse si je n'avais pas une bière ou deux dans mon frigo.

Une fois mon diplôme obtenu on m'avait placé sous sa protection car il était hors de question qu'un jeunot fraîchement sorti de l'école puisse représenter la compagnie avant d'avoir fait ses armes. Et c'est ainsi que j'avais débarqué en Indonésie dans le sillage d'Hervé Desmarests qui passait pour un tyran dans le travail, une réputation non usurpée. Maintes fois au cours de cette période j'avais songé à raccrocher le casque tant il me semblait qu'il prenait un malin plaisir à m'humilier, mais peu à peu, comme s'il avait senti que j'atteignais mes limites, il était devenu plus humain et j'avais compris que sa rigueur extrême masquait en réalité une angoisse, celle d'envoyer au casse-pipe un blanc-bec qui ne serait pas opérationnel. Il m'avait inculqué l'essentiel, la distance nécessaire avec l'émotion quand il fallait prendre sa décision et que les pressions extérieures étaient innombrables. Petit, mais comme taillé dans un bloc de granit, il était né sur le plateau ardéchois et selon lui la relation de l'homme à la nature se résumait à un rapport de force, tu la dominais ou bien elle te tuait. Il était bien davantage qu'un ingénieur, plus proche d'un chef de guerre menant la bataille et c'était la raison pour laquelle il sortait du lot. Au fil du temps et des missions nous étions devenus proches mais il prétendait que toute relation durable était basée sur un solide intérêt. Il ne prononçait jamais le mot

amitié qui de son point de vue portait malheur. « Il suffit qu'un homme proclame son amitié pour qu'il s'empresse de la trahir ! » se plaisait-il à remarquer. Cependant, nous ne nous étions plus quittés et même lorsqu'il avait commencé à décliner physiquement j'avais refusé de partir avec un autre équipier, je voulais profiter de lui le plus longtemps possible. Une fois sa retraite effective nous avions continué à correspondre, jusqu'à son suicide. Il s'était donné la mort trois ans à peine après avoir quitté le service. J'avais appris la terrible nouvelle alors que je naviguais sur un navire de prospection sismique dans le détroit de Magellan. Je m'étais souvenu ce soir-là, accoudé au bastingage, d'une conversation que nous avions eue une nuit d'insomnie, dans un hôtel de Douala où nous transitions. « Ce boulot te suce le sang, Virgil », m'avait-il confié, accoudé à ce bar dont nous étions les derniers clients. « Essaie de le quitter avant qu'il ait ta peau, le puits que tu creuses est sans fond. » Il s'était pendu dans sa cuisine à une gaine d'aération. Il avait échappé à tous les dangers, aux à-coups de pression, aux incendies, aux écroulements de structures, à des attaques de pirates, comme il s'en produit fréquemment dans l'océan Indien. Mais il n'avait pas supporté que sa course s'achève dans un meublé du côté de la porte de Pantin. Était-ce ma destinée à moi aussi ? « Le puits que tu creuses est sans fond, Virgil. » J'entends sa voix comme

s'il était resté dans les parages. Je revois ce visage taillé dans la pierre et cette inquiétude dans le regard qui ne le quittait jamais tout à fait.

J'ai ouvert en grand la baie vitrée et tant pis pour les moustiques, je veux respirer l'Afrique une dernière fois. Treize ans après ma première mission, presque jour pour jour, ai-je une idée plus claire de l'aventure, trouvé un sens à ce combat douteux ? Honnêtement, non. J'évalue le potentiel des trous que mes camarades font dans la terre, je m'efforce de le faire avec honnêteté et compétence, mais je dois bien l'admettre, ces victoires sur le magma, à l'échelon de l'intime, ne m'apportent aucune réponse. Au bout du monde on n'emmène jamais que soi, et il faut faire avec.

Un chauffeur de la compagnie m'attendait à l'aéroport de Roissy. Quand Radom vous envoyait chercher ce n'était pas de la courtoisie mais pour s'assurer de votre présence à une réunion qui ne pouvait attendre.

Nous sommes entrés dans Paris par la porte de la Chapelle et j'ai vu se dessiner le dôme du Sacré-Cœur tandis que nous nous engagions sur le périphérique. J'ai fermé les yeux un instant, quand je les ai rouverts la voiture s'engouffrait dans le parking de La Défense pour s'immobiliser devant les ascenseurs. On était au milieu de l'après-midi et c'est seulement dans ce cube d'acier, s'élevant vers les hauteurs directoriales, que j'ai eu le sentiment d'être arrivé en France.

Les portes se sont ouvertes au quarantième étage et je me suis retrouvé face à une nuée de jeunes gens, ils devaient être en stage. Je me suis souvenu de mes débuts à la compagnie, de cette

visite que j'avais effectuée, comme une récompense, au sommet de la tour Radom. Tout m'avait impressionné à l'époque. L'épaisseur de la moquette, les matériaux employés pour la construction des cloisons, la qualité des fauteuils, l'acier brossé des piétements, le moindre détail participait à un ensemble destiné à exprimer la toute-puissance du groupe et loin de m'effrayer, cette opulence m'avait rassuré. J'étais devenu le soldat d'une armée aux moyens illimités, je m'étais senti invulnérable.

En m'engageant dans le hall, j'ai vu venir Irène Auguin. Nez pointu, lunettes épaisses, elle régissait le trafic à cet étage et elle avait ses têtes comme on dit, mais jusqu'à maintenant elle m'avait toujours épargné.

— Vous êtes très attendu, a-t-elle ponctué.

Elle m'a guidé vers ce que je pensais être une salle de réunion mais à ma grande surprise nous sommes entrés directement dans le bureau du patron. Je me suis retrouvé dans un salon qui dominait la ville en présence d'Emmanuel Durban-Ligure, qui présidait aux destinées de Radom depuis bientôt deux décennies, de Marc Albret, le directeur de la communication, et de Robert Andrieux, le responsable des forages.

— Comment va le Nigeria, ingénieur ? m'a demandé Durban.

— Plutôt bien, monsieur, je crois pouvoir dire que nous y sommes implantés durablement.

— À la bonne heure, a-t-il acquiescé.

Sans plus de préambules il s'est tourné vers Andrieux.

— Robert, nous vous écoutons.

Le responsable des forages était un des piliers de l'entreprise. Il était parti de la base, simple mécanicien, pour franchir les échelons un par un avant de devenir l'autorité indiscutable en matière d'extraction. D'un geste il a signifié à un assistant de lancer la projection et la carte de l'Arctique est apparue.

— Meighen Island, a-t-il précisé en pointant un minuscule îlot situé entre les territoires du Nord-Ouest et le pôle. C'est de là qu'un de nos radeaux de recherche avancée a signalé la découverte d'un gisement d'importance majeure, ce sont les mots du géologue en charge des premières analyses. Bien sûr ces informations sont à considérer avec les réserves habituelles étant donné que des prélèvements sont en cours, mais les premiers éléments dont nous disposons sont prometteurs.

— Vous répondez de votre équipe ? a demandé le patron.

— Absolument.

Il s'agissait donc de l'Arctique. Je savais que nous y avions des concessions, mais de mémoire,

nos recherches n'y avaient jamais débouché sur une exploitation rentable.

— Merci Robert, a ponctué Durban, en se tournant vers Dalbret. Marc, dans l'hypothèse où l'intérêt de cette découverte se confirme, votre sentiment sur l'impact que pourrait avoir une présence accrue dans cette région du globe ?

Il était évident qu'il connaissait la réponse mais il voulait que je l'entende.

— Ma foi, si vous aviez formulé cette demande il y a quelques années, a soupiré Dalbret, j'aurais tout fait pour vous décourager, mais aujourd'hui la réponse sera plus nuancée. L'instabilité récurrente au Moyen-Orient ainsi que les effets du terrorisme sont passés par là et force est de constater que l'opinion publique est davantage partagée. Sa conscience écologique augmente, certes, et l'Arctique à cet égard représente un marqueur symbolique important, une sorte de sanctuaire, mais d'un autre côté elle est consciente de la nécessité d'une alternative en termes de ressources, en sachant que les énergies du futur sont loin d'être opérationnelles...

— En clair, vous pensez qu'une décision d'exploiter serait tenable ?

— En insistant sur l'importance stratégique de celle-ci, oui.

— C'est-à-dire ?

— Une exploitation mineure serait perçue comme une prise de risque inutile, il me semble. Par contre si le gisement est d'importance, pour reprendre le terme de notre homme sur le terrain, ce sera d'autant plus facile à défendre.

— Voilà qui est clair, s'est satisfait Durban.

J'ai pris soudain conscience de l'aspect intimiste de cette réunion. Moins il y a d'interlocuteurs, plus le sujet compte, ai-je pensé.

— Ingénieur ?

— Oui monsieur ?

— Vous étiez proche du chef Desmarets, n'est-ce pas ?

— Il m'a formé et nous avons fait équipe pendant plus de dix ans, ai-je répondu.

Durban m'a jaugé du regard. On disait qu'il possédait des fiches sur tous ses employés jusqu'au gardien et qu'il ne laissait jamais rien au hasard.

— C'était un homme en tous points remarquable, a-t-il repris. Je me souviens d'un forage en Anatolie qui semblait né sous les meilleurs auspices. Un réservoir gigantesque, une zone accessible, peu de population. Toutes les études avaient donné leur feu vert mais Desmarets nous a demandé d'affiner l'approche sismique au grand dam de nos stratèges. À peine un mois plus tard un tremblement de terre a bouleversé la région et les Américains de Pulsar, qui s'étaient lancés

là-dedans en se moquant de notre frilosité, ont laissé dans l'aventure quelques millions de dollars.

Son visage si hermétique, façonné par les grandes écoles et l'exercice du pouvoir, s'est adouci un instant.

— Remarquable vraiment...

Puis il s'est refermé et de nouveau le grand manitou s'exprimait.

— Je veux que vous alliez là-bas sans attendre, ingénieur. Dites-moi si ce gisement en vaut la peine. Si c'est le cas, détracteurs ou pas, procès, campagnes de presse, nous passerons outre tous ces emmerdeurs et vous savez quoi ? Dans vingt ans tout le monde nous donnera raison de l'avoir fait !